



L'ÉDITORIAL DE DENIS KESSLER

Alerte à la « pillution » !

Le dernier livre de Michel Houellebecq est *de son temps*. Il décrit la dérive d'un homme qui se drogue avec un antidépresseur – la molécule de sérotonine, qui donne son titre à l'ouvrage – dont il devient dépendant à en mourir, prescrit par un docteur au nom fort bien choisi d'Azote. Le recours très large aux antidouleurs et antidépresseurs devient un phénomène économique majeur. Les pilules pullulent ! Alerte à la « pillution ». Prenons le cas des opioïdes outre-Atlantique. Depuis 2007, on constate une évolution inquiétante aux Etats-Unis, que le gouvernement a qualifiée de « crise des opioïdes ». La consommation d'opioïdes – naturels ou de synthèse – a explosé. La situation est telle que Donald Trump a demandé il y a deux ans à son administration d'enrayer ce

Antidépresseur ou dette publique, dans les deux cas les prescripteurs sont convaincus de faire le bien.

qu'il considère comme « une urgence nationale ». Pour lutter contre ce fléau, 6 milliards de dollars ont été débloqués. Les opioïdes sont un terme générique qui regroupe les antidouleurs ou analgésiques, les *painkillers*. La plupart d'entre eux sont désormais produits par l'industrie pharmaceutique et prescrits par des médecins. Mais il y a aussi un vaste marché noir où on trouve des opioïdes de synthèse, de plus ou moins bonne qualité, en vente libre. Et la consommation des opioïdes naturels – opium ou héroïne – continue de progresser. La part de la population qui recourt à ces substances a fortement augmenté depuis dix ans, notamment chez les adultes, et particulièrement au sein de la population la plus fragile.

La dépendance à ces substances s'est fortement aggravée. Deux millions d'Américains seraient devenus dépendants aux opioïdes. La lutte contre la dépendance s'avère particulièrement difficile et coûteuse. Les Etats-Unis représentent 80% de la consommation mondiale d'opioïdes. Fait marquant, l'Allemagne est également touchée par ce phénomène. La France l'est moins... ou pas encore. Les conséquences de cette crise des opioïdes sont dévastatrices : dégradation marquée de l'état de santé, troubles de comportement, augmentation de la mortalité, croissance des suicides. La probabilité de décéder par overdose d'opioïde serait désormais supérieure à celle de mourir dans un accident d'automobile. On constate également que les opioïdes entraînent une

croissance de la sinistralité – accidents automobiles ou accidents du travail – difficile à quantifier. Tout cela concourt au premier recul de l'espérance de vie constatée aux Etats-Unis depuis l'épidémie de grippe en 1918 ! Elle a perdu un trimestre en trois ans, passant de 78,9 ans en 2014 à 78,6 en 2017 (en France, elle est de 82,4 ans). Un rapport de l'US Council of Economic Advisers publié en novembre 2017 a estimé que les coûts sociaux de la crise des opioïdes auraient été de l'ordre de 504 milliards de dollars en 2015, dans une fourchette de 294 à 622 milliards, des chiffres qui excèdent largement toutes les estimations antérieures. Le coût en progression constante des traitements de cette surconsommation d'opioïdes est en partie supporté par les Etats et les collectivités locales, au travers du système de soin public.

Ceux-ci se retournent désormais contre les groupes pharmaceutiques et d'autres acteurs de la chaîne médicale : 1 600 plaintes auraient déjà été déposées. La recherche en responsabilité bat son plein entre producteurs d'opioïdes, distributeurs, prescripteurs... Les procès vont fleurir et les indemnisations, grossir. Quel paradoxe ! Notre civilisation parvient à faire d'un progrès – lutter contre la douleur, le mal-être, la souffrance, la dépression – un mal aux conséquences individuelles et sociales particulièrement négatives. La pharmacopée est de plus en plus abondante et la civilisation connaît un malaise de plus en plus profond. Y a-t-il un lien entre crise financière et crise des *painkillers* ? Difficile à dire, mais il faut noter que l'on utilise le même terme de « dépression » en économie et en psychologie. Et quand on parvient à en sortir, on recourt également au même terme de « convalescence » (« *recovery* »). Dans les deux cas, il y a une asymétrie entre la facilité à prescrire et à prendre des antidépresseurs – dans le domaine psychique, recourir massivement à des opioïdes ou, dans le domaine économique, recourir massivement à de la dette publique et à une politique monétaire expansionniste – et la difficulté d'arrêter le traitement. Le sevrage est extraordinairement difficile. Dans les deux cas, les prescripteurs sont convaincus de faire le bien. Mais c'est la priorité donnée à l'intérêt de court terme par rapport à l'intérêt de long terme, et la dépendance prolongée qui en résulte, qui sont dangereuses. Cela devient addictif et la tolérance augmente. La situation actuelle du monde en témoigne. Dette et taux d'intérêt faibles sont devenus l'opium du peuple. ■